

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

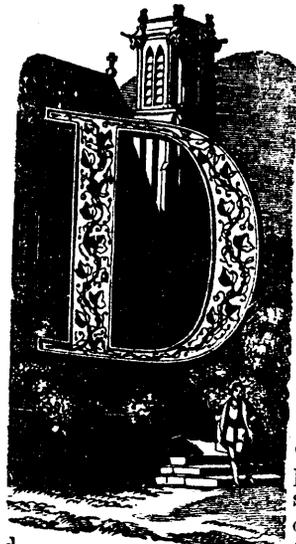


LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE XVIII.



De son côté Gilles devint d'une pâleur extraordinaire et ferma les yeux comme pour chasser une vision.

Quand il les rouvrit, on avait emporté la personne évanouie dans un autre appartement où Céleste lui donnait ses soins.

C'était une femme belle encore et à laquelle ses cheveux blancs avant l'âge donnaient un air véritablement imposant.

Maximus que tout ce qui s'était passé avait profondément bouleversé, ne savait plus ce que cela voulait dire et tournait vers Laurens des yeux étonnés comme pour lui demander une explication.

C'est bien simple, dit Laurens, cette personne est la femme de Gilles Peyron qui l'a abandonnée il y a plus de quinze ans, en Angleterre, avec deux enfants, après lui avoir dévoré toute sa fortune. Et pourtant cet homme était sur le point peut-être de vous demander la main de votre sœur, que vous lui auriez

accordée sans hésitation. Il est là, qu'il me démente, s'il l'ose.

Gilles baissait la tête et ne disait rien.

Il était alors dix heures et demie du soir.

Un des soldats se tenait près de Gilles pendant que les trois autres étaient dans le vestibule avec Kobus.

Il commence à se faire tard, dit Laurens, et les émotions de ce soir ont brisé un peu tout le monde; nous ne pouvons pas nous mettre en route maintenant pour la caverne. Demain matin à cinq heures, je serai à vos ordres avec un renfort puissant et nous commencerons l'attaque à la Grâce de Dieu.

Je vous laisse ici ces quatre soldats en cas de besoin et pour garder le prisonnier.

Je ne demande que monsieur Kobus s'il veut bien m'aider.

Et maintenant, au revoir et ayez bonne confiance. Surtout veillez bien sur votre prisonnier.

Laurens salua et sortit accompagné de Kobus, après avoir donné ses ordres aux quatre soldats.

Duroquois se retira à son tour promettant d'être sur pied de bonne heure et Maximus resta seul livré à ses réflexions.

Pendant que les soldats faisaient descendre Gilles dans une des chambres du rez-de-chaussée en arrière, Maximus se rendit auprès de l'étrangère que Céleste avait fait revenir à elle.

Il y trouva le père Chagru et François qui lui demandait leurs soins.

Clara Daft—car c'était elle—pouvait avoir trente cinq ans. Son visage labouré par la douleur conservait encore cependant une grande distinction. Sa chevelure abondante et toute blanche attirait d'abord le regard, pendant que son air doux et ses grands yeux bleus aux reflets profonds prévenaient en sa faveur.

Maximus se sentit trop ému en présence de cette femme qui souffrait comme lui.

Les grandes douleurs ont leurs secrètes sympathies.

—Madame, dit-il, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je sais que vous avez souffert, et que vous méritez tous les égards; soyez la bienvenue sous mon toit, c'est celui d'un honnête homme qui peut vous comprendre et vous estimer.

La femme de Gilles était trop faible pour parler, mais elle fit un léger signe de tête et son regard exprima tous ses remerciements.

François raconta alors tout ce qu'il savait de cette triste histoire et Maximus dut faire appel à toutes ses forces pour ne pas laisser éclater ses sanglots pendant que Céleste, moins fière, pleurait à chaudes larmes.

—Maintenant, Madame, dit Maximus, quand François eut terminé son récit, j'espère que vous voudrez bien accepter notre hospitalité jusqu'à ce que toute cette triste affaire soit terminée d'une manière ou d'une autre. Le même homme s'est joué de votre amour et de mon amitié, prions Dieu qu'il ne soit pas puni selon qu'il le mérite.

Clara Daft sembla alors retrouver quelque force; elle se souleva péniblement :

—Ah! monsieur, dit-elle, je sais qu'il est un grand coupable, mais je lui ai bien pardonné, moi, tâchez de n'être pas trop sévère envers lui. Souvenez-vous qu'il est mon mari et surtout qu'il est le père de mon enfant.

—Hélas! dit Maximus, je ferai mon possible; mais je ne voudrais pas vous donner une espérance illusoire. Cependant, ne vous inquiétez pas trop et ayez confiance en Dieu.

Maximus se retira gravement avec François et le père Chagru, laissant la jeune femme sous les soins de Céleste.

CHAPITRE XIX.

En s'élançant du balcon, Giacomo Pétrini était heureusement tombé sur un arbuste, ce qui avait amorti sa chute. Il se relevait sans mal, quand la balle de l'un des pistolets tirés du balcon l'atteignit au bras gauche. Il sentit un froid subit et se palpa le bras. Heureusement l'os n'était pas atteint; la blessure n'était que dans les chairs. Il enroula son mouchoir autour de sa manche et sauta par dessus la clôture du jardin. Il était temps; comme il prenait pied dans le champ, les trois soldats paraissaient dans le jardin et un dogue énorme venait d'être lâché par un des domestiques. Pétrini prit sa course et ne s'arrêta que lorsqu'il fut sur la lisière de la forêt, à environ deux milles du château.

Il se reposa quelque temps et pansa de nouveau sa blessure après quoi il se remit en marche d'un pas plus tranquille.

Il pouvait être une heure du matin lorsqu'il arriva à la caverne.

Ernestine était endormie et la vieille Régine fumait sa pipe en rêvassant près du feu pendant que le marquis et Luron ronflaient sur les feuilles dans un coin. Pétrini s'approcha d'eux et les poussa vivement.

—Debout! fit-il, nous allons avoir de la besogne et il fera chaud aujourd'hui!

Les deux bandits furent sur pied en un moment tout étonnés de voir le maître à pareille heure.

—Partez vite, leur dit-il, rassemblez tous ceux que vous trouverez des anciens et amenez les avec des armes et surtout des provisions. Nous serons probablement assiégés au point du jour. Pierre ira avec vous. Je vous laisse les détails; voici de l'argent et dépêchez-vous!

Il mit plusieurs rouleaux d'argent dans les mains de Luron, après quoi les trois hommes partirent en toute hâte.

Pétrini se dirigea alors vers la grotte du fond où reposait Ernestine.

Rendu à quelques pas du rideau, il s'arrêta dans l'ombre et appela à voix basse.

Ernestine s'éveilla.

—Qui m'appelle? dit-elle en se levant.

—Moi, Giacomo Pétrini, qui suis ici pour vous; je vous attends dans la grotte voisine.

Il se retira discrètement pendant qu'Ernestine s'habillait à la hâte en remerciant Dieu de cette protection inattendue.

Au bout de quelque temps, elle parut dans la seconde grotte où brûlaient deux torches de résine qui répandaient leurs lucurs fantastiques sur les voûtes brillantes.

En voyant Pétrini elle devint affreusement pâle.

—Vous n'êtes donc pas mort? dit-elle. Ah! Dieu m'a écouté, il a fait un miracle!

Pétrini tomba à genoux et saisit les mains de la jeune fille; il la regarda pendant quelque temps avec une sorte d'extase :

—Enfin, dit-il, je vous revois! Merci, mon Dieu, merci! Maintenant, qu'ils viennent, je les attends; votre présence me donne je ne sais quelle force et quelle confiance, il me semble que je suis un tout autre homme! Loin de vous, le chagrin, l'inquiétude m'ôtaient tout mon courage, toute mon énergie: près de vous, je me sens fort, fort de votre amour, fort de cette douce confiance que vous me témoignez!

En disant cela, il semblait transfiguré; son regard humide se tournait doucement vers celui de la jeune fille: il la fascinait.

—Que vous êtes bon et brave! dit-elle, en regardant Pétrini, et comme vous avez souffert pour moi!

En ce moment, elle oubliait tout, la pauvre enfant, sa famille, ses amis, et presque au terrible danger qui semblait la menacer.

Pourtant quand ils eurent tous deux pris place sur un banc et que la première surprise fut passée, Ernestine se souvint :

—Et mon oncle! dit-elle, tout-à-coup; Ah! parlez-moi de mon oncle!

Pétrini baissa la tête.

C'est vrai, dit-il, je vous avais promis d'aller calmer sa douleur, mais j'ai manqué à ma parole, parce qu'il m'a été impossible de la tenir. Lorsque je vous ai laissé ce matin, il m'a fallu attendre cinq

mortelles heures dans un trou du rocher, avant de pouvoir m'échapper. Vous devez avoir entendu un coup de feu ; c'est dans ma direction qu'il a été tiré, et les bandits m'ont guetté constamment. Enfin, j'ai pu tromper leur vigilance et m'échapper sain et sauf. Je me dirigeais en toute hâte vers le château, lorsque sur la lisière de la forêt, j'entendis deux hommes qui causaient, dissimulés derrière un buisson ; je me cachai et j'écoutai. C'étaient deux soldats de Laurens, comme leur conversation me l'a fait connaître ; j'ai appris en outre par le même moyen que c'est aussi Laurens qui vous fait enlever et qui vous retient prisonnière ici. Je suis trop loyal pour croire à de semblables bassesses, et j'allais me lever pour châtier ces deux misérables qui calomniaient sans doute leur chef, lorsqu'une parole vint me frapper et me cloua sur place :

— C'est cette nuit qu'on l'enlève de la caverne, dit l'un des hommes, pour la transporter plus loin dans le bois, car notre officier craint l'Italien.

Je n'en entendis pas davantage, et, rebroussant chemin, je suis accouru en toute hâte ici pour vous sauver de leurs mains ou mourir en vous défendant.

Ernestine le remercia d'un regard qui le fit tressaillir de bonheur.

— Quand je suis arrivé à l'ouverture du passage qui m'avait déjà servi, je l'ai trouvé gardé. Ils étaient quinze ou vingt, je crois, armés jusqu'aux dents et dissimulés autour de l'entrée ; il me fallut agir de ruse et d'audace et passer dans l'ombre à travers ces misérables. J'ai été aperçu, je crois, par l'un d'eux qui m'a tiré à bout portant. Enfin, grâce à Dieu ! me voici près de vous.

En ce moment, Ernestine aperçut le mouchoir ensanglanté qui serrait le bras de Pétrini.

— Blessé ! mon Dieu ! s'écria-t-elle...

— Ce n'est rien, dit Giacomo, une égratignure tout au plus ; — mais en disant cela, il dénouait le mouchoir et son sang se mit à couler. La jeune fille pâlit, mais sa force d'âme ne l'abandonna pas ; elle alla puiser de l'eau à la source et voulut elle-même panser la blessure.

Il la regardait faire, lui murmurant de ces douces paroles qui n'ont de sens que pour les amoureux, et qu'eux seuls savent dire et comprendre.

— Et maintenant, dit Pétrini quand le pansement fut achevé, il faut que je vous quitte ; nous allons probablement être obligés de soutenir un siège, car les bandits m'ont sans doute vu entrer ; il faut que j'avise aux moyens de vous défendre, ... de vous sauver. Promettez-moi une chose : le combat sera rude et long ; j'ai trouvé moyen de faire parvenir un mot à quelques uns de mes amis dévoués que j'attends d'instant en instant par le sentier qui m'a amené ici, si toutefois ils peuvent tromper les gardiens ou s'emparer d'eux ; — promettez-moi donc, quoique vous entendiez, de ne pas trop vous effrayer, et surtout de ne pas sortir d'ici. Et maintenant, Ernestine, adieu ! ou plutôt, au revoir ; je vais me cacher dans la crevasse en attendant mes compagnons ; n'ayez pas peur, je serai près de vous, et priez Dieu qu'il nous vienne en aide.

Il s'éloigna et se rendit dans la caverne d'entrée pour prendre quelques instants de sommeil, avant l'arrivée des autres.

Il dormait à peine depuis deux heures quand

l'entrée de Luron, avec une quinzaine d'affidés, le reveilla en sursaut.

Luron, paraissait dans un état d'excitation extraordinaire.

— Nous sommes gardés à vue, dit-il, en entrant ; et j'ai cru que nous ne réussirions jamais à monter : Si le jour avait été un peu plus avancé, ils nous embranchaient du premier jusqu'au dernier !

Pétrini s'approcha de lui avec intérêt, après avoir jeté un coup d'œil tout au tour.

— Au moins vous n'avez pas eu d'accident sérieux ? dit-il.

— Seulement ceci, dit Luron en montrant son chapeau, troué d'une balle tout au niveau de la tête ; s'il avait tiré un pouce plus bas, j'y étais. Toujours que nous voilà, dix-huit en tout, assez bien armés, mais des provisions pour 36 heures seulement.

— C'est bien, dit Pétrini, préparons-nous, car dans une heure, probablement, nous serons attaqués ! Comme il allait continuer, un bruit se fit entendre dans le couloir et le musée effaré de Gilles Peyron, se présenta suivi du reste du corps qui arriva comme une bombe.

— Enfin, cria-t-il, entre deux énormes soupirs, nous y voilà ! ne m'interrogez pas, dit-il en répondant aux regards inquisiteurs qui se tournaient vers lui, je vous conterai cela plus tard : A l'œuvre, car nous n'avons pas de temps à gaspiller !

Puisque vous voilà, dit Pétrini en s'adressant à son lieutenant, je vous laisse organiser un peu la défense de ce côté-ci, pendant que je ferai le tour des cavernes. Entendez-vous ! vous autres ! cria-t-il aux hommes, obéissez-lui comme à moi, et qu'on se mette à l'œuvre : question de vie et de mort : souvenez-vous que dehors la corde vous attend. Allez !

Il se dirigea lui-même vers l'une des cavernes, pour préparer ses armes et ses moyens de fuite en cas de défaite.

Bientôt toute la grotte fut comme une ville assiégée ; chacun allait et venait ; c'était un mélange de voix et de bruits étourdissants.

A voir ces préparatifs, on comprenait que la défense serait sérieuse.

De temps à autre, la voix grêle de Gilles dominait le tumulte et commandait un mouvement, puis les marteaux et les pioches réprimaient leur allure et grinçaient sur le roc.

— Courage mes gars ! disait Gilles, si nous mourons ici, nous aurons du moins la conscience d'avoir tout fait pour vous épargner cette petite douleur.

Et les travaux reprenaient leur train ; les hommes travaillaient pleins d'ardeur, soutenus, en outre, par quelques rondes de vieille Jamaïque que Gilles Peyron savait distribuer à son heure.

Nous laisserons maintenant la caverne pour revenir à Gustave Laurens. En quittant le château, il avait envoyé un détachement garder les abords du Pic Bleu, et veiller à ce que Pétrini ne put pas s'échapper.

Trois ou quatre heures après, il était aux portes de la demeure de Maximus avec cinquante hommes résolus et bien armés.

— Je vous prends un peu à bonne heure, dit-il à Maximus éveillé en sursaut, mais nous n'avons pas

de temps à perdre, chaque minute diminue nos chances de succès.

Un quart d'heure après, la petite troupe augmentée de Maximus avec ses amis était rangé en ordre dans l'avenue, lorsque le père Chagru arrive en courant la figure longue d'une aune.

—Echappé, échappé ! cria-t-il entre deux soupirs.

—Qui ça ? fit Kobus.

—L'intendant, Gilles Peyron !

On courut au hangar où Gilles avait été enfermé. Les menottes étaient suspendues à un clou et le prisonnier avait disparu avec l'homme qui devait le garder.

—C'est bien, dit Laurens, je sais où nous le retrouverons, ce n'est que partie remise.

En route et dépêchons-nous !

Il se remit à la tête de la petite troupe qui s'éloigna rapidement vers la caverne du Pic Bleu.

Un peu après 5 heures, on fit halte en face de l'entrée. Rien ne bougeait ; toute la montagne semblait endormie.

En écoutant avec attention, cependant on pouvait distinguer un bruit sourd à l'intérieur comme le grondement d'une fournaise ou le bruit du vent sur les eaux.

Les assiégeants étaient au nombre d'environ 60 hommes.

Laurens avait pris le commandement en chef, ayant Kobus en qualité de lieutenant.

Avant de ne faire aucune démarche et pendant que les hommes étaient encore sous le couvert, Laurens appela à l'écart Maximus, Kobus, et les principaux de la troupe, et développa son plan.

—J'ai ici, dit-il une description que j'ai raison de croire fidèle, de l'intérieur de la caverne—si du moins Landau ne m'a pas trompé. D'après cette description je conclus que la grotte doit avoir trois issues. Celle que nous avons devant nous, une autre au sommet de la montagne et une troisième sur le versant de l'ouest, à l'endroit où la source qui est mentionnée sur ce plan doit s'échapper.

L'entrée par le plateau est impraticable—pour le moment du moins. Celle du sommet est dangereuse. La plus longue mais la plus sûre doit être celle du versant opposé.

Dans tous les cas nous avons le temps ; notre ennemi est engagé. Qui sait ? Peut-être d'ici à demain, voudra-t-il capituler.

—Vous ne le connaissez pas, dit Landau, il se laissera mourir de faim ou se fera sauter avec tous ses hommes avant de capituler.

N'importe, dit Laurens, notre devoir est de tâcher d'épargner les vies autant que possible et de n'employer les moyens violents qu'à la dernière extrémité.

Après avoir conféré avec Maximus et s'être entendu sur l'approvisionnement de la troupe, il sépara ses hommes en trois détachements dont l'un s'établit en face du plateau, protégé par une palissade en tronc d'érables ; Maximus et Kobus avaient la responsabilité de ce poste ; le second détachement, sous l'ordre de Duroquois—qui avait été capitaine de milice dans son temps, se mit en route pour trouver l'entrée du Sommet et en garder l'ouverture, ou tenter une descente, si la chose était praticable. Laurens lui-même prit le commandement du troisième corps qui devait tenter l'issue du versant Ouest de la montagne.

Pour arriver là, il fallait faire un assez long détour à travers le bois, dans un chemin difficile.

Landau servait de guide.

Après deux heures d'une marche pénible, la petite troupe arriva en face du versant Ouest au-dessous de la source dont l'écume blanche s'apercevait à une hauteur de près de trois cents pieds.

Du premier coup d'œil, Laurens vit que l'accès de la caverne par ce côté était à peu près impossible, car un seul homme au sommet des rocs pouvait tenir tête à une légion d'assaillants.

Il cacha la troupe sous un pli de rocher, et partit avec Landau pour explorer les alentours.

Les deux hommes, se glissant à l'abri des roches pour ne pas être aperçus d'en haut, s'avancèrent ainsi l'espace d'environ cinq cents verges, quand tout-à-coup Landau poussa un cri étouffé et disparut au milieu d'une touffe de rosiers sauvages. Laurens s'élança immédiatement vers cet endroit, et en écartant les branches avec précaution, il aperçut, dans le roc, un trou noir, d'un diamètre d'environ quatre pieds et qui semblait descendre à pic jusqu'à une assez grande profondeur.

(A Continuer.)

UN EPISODE DE 1837.

(Suite et Fin.)

Atteinte à la tête par la crosse du sergent, Ni-a-pa-ah avait perdu une quantité de sang considérable. La fièvre s'était emparée d'elle. Elle délirait.

Mademoiselle de Repentigny manda un Médecin.

—Si elle s'en tire, elle sera folle, répondit le praticien, après avoir examiné la malade.

Léonie jouissait de toute la liberté d'action des jeunes Anglaises. Elle s'établit au chevet de la moribonde, passa la plus grande partie de ses journées près d'elle, et, pendant trois semaines, la soigna avec la sollicitude de la plus affectueuse des filles. Mais ses soins étaient infructueux. Le mal empirait. Ni-a-pa-ah délirait toujours, annonçant dans ses hal-

lucinations que l'heure suprême des Iroquois était venue, et que le dernier d'entre eux mourrait bientôt sans postérité, parce que elle, Ni-a-pa-ah, avait désobéi aux Manitous, en méprisant les prédictions de sa mère, la Vipère-Grise, pour suivre Nar-go-touké à la Nouvelle-Calédonie.

Cependant Léonie cherchait un moyen de faire évader Co-lo-mo-o, qu'on avait enfermé à la citadelle de Québec. Grande était la difficulté. Cette citadelle, le Gibraltar du Nouveau-Monde, est perchée, comme un nid d'aigle, sur des rochers escarpés à plus de cent mètres au-dessus du Saint-Laurent. Une triple enceinte la défend du côté de la ville, et du côté du fleuve, où elle est presque inaccessible, ses murs ont cinquante pieds de haut.

Avec le consentement de M. de Repentigny, il eût été facile à Léonie de pénétrer dans la formidable bastille. Mais à ce consentement, il ne fallait pas songer. Pourtant le rigide magistrat permit à sa fille de faire passer quelques provisions de bouche à son protégé. Elle profita de la permission pour coller sous une assiette un papier à l'adresse de Co-lo-mo-o. Elle lui disait entre autres choses qu'elle lui ferait parvenir un livre et que, s'il voulait se mettre en communication avec elle, il n'avait qu'à piquer avec une épingule les lettres nécessaires à l'expression de ses pensées, à marquer les pages du livre et à le lui renvoyer. Elle-même en faisait autant.

Apporté quelque temps après au guichet de la citadelle, le livre y fut l'objet d'une inspection minutieuse. Le commandant ne savait trop s'il devait le recevoir. Léonie n'avait point l'autorisation de M. de Repentigny; mais, heureusement pour elle, on supposa qu'il s'intéressait directement à Co-lo-mo-o, puisqu'il souffrait que sa fille lui fit porter des aliments, et le volume fut remis.

C'était le *Télémaque*. Il contenait une longue lettre, tracée sur une partie du livre 1^{er}. Léonie donnait à Paul des nouvelles de sa mère, le priait de lui écrire, et renouvelait ses offres instantes de service.

Le Petit-Aigle renvoya l'ouvrage au bout d'une semaine.

Après s'être enfermée chez elle, mademoiselle de Repentigny l'ouvrit avec une trépidation d'anxiété indicible.

Il y avait un signet au Livre XXI.

Ce livre commence ainsi :

« A peine Adraste fut mort que tous les Dauliens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avait nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avait affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt. »

Des petits trous, imperceptibles à moins d'être prévenu et de tenir le feuillet devant une lumière vive, avaient été faits sur différentes lettres.

Numériquement, elles représentaient, en comptant depuis la première de la première ligne, les lettres

17, 23, 50, 79, 89, 114, 168, 218, 225, 227, 245, 258, 272, 361, 388, 389, 395, 402.

Réunies ensemble et agencées de façon à former des mots, ces lettres signifient « *merci, vous êtes bonne.* »

Ce n'était guère, pour un cœur passionné comme celui de Léonie; et pourtant elle se sentit transportée de joie.

L'amour se contenta de si peu, quand longtemps on lui a refusé tout ! Du reste ce sentiment étrange vit de famine et meurt d'abondance.

Près du lit de Ni-a-pa-ah, mademoiselle de Repentigny avait fait connaissance de Jean-Baptiste le sourd-muet, qu'elle avait trouvé, un matin, familièrement installé dans la chambre de la malade. En quelques heures il se comprirent. Le nain se prit d'affection pour la jeune fille.

Heureuse que son stratagème eût réussi, elle courut en informer Jean-Baptiste.

Il pleurait silencieusement, debout, appuyé sur son bâton, près de Ni-a-pa-ah agonisante.

Tout à coup la squaw se plaça sur son séant, promena autour d'elle un regard effaré qui n'avait plus rien d'humain, et elle psalmodia un chant bizarre, cadencé; puis sa tête retomba sur le traversin.

Elle était morte.

Léonie se mit pieusement à genoux et pria devant le cadavre.

Quand elle eut fini, Jean-Baptiste l'entraîna dans une pièce voisine et lui dit par une pantomime éloquentte :

— Je vais me faire mettre en prison; puisque la femme de celui qui fut mon ami n'est plus, je veux travailler à délivrer leur fils.

Et, comme Léonie paraissait douter du succès, il dévissa la poignée de son bâton et montra à l'intérieur une cavité contenant plusieurs petites limes très-fines; ensuite il referma cette cavité et indiqua ses jambes tordues dont il ne pouvait faire usage sans un appui, ce qui voulait dire que, si on l'incarcérait, on lui laisserait sa béquille.

— Mais comment obtenir l'incarcération à la citadelle? demanda la jeune fille.

Jean sourit.

— Dans deux heures j'y serai, fit-il.

Il sortit, monta à la Ville-Haute, sur la place du Marché, s'approcha de la caserne, saisit le drapeau fixé à la porte, le déchira et le traîna dans la boue.

Il n'en fallait pas tant alors pour se faire arrêter.

Le soir même, Jean-Baptiste couchait à la citadelle, et il y couchait avec son bâton. On n'avait pas même eu l'idée de le lui enlever.

Mais il n'avait pas été placé dans le même cachot que Co-lo-mo-o.

Léonie avertit ce dernier de la généreuse tentative du nain, puis elle attendit. Un mois s'écoula. Seule, la fièvre soutenait mademoiselle de Repentigny; elle mangeait à peine, ne dormait pas, se consumait dans une impatience dévorante.

Chaque semaine elle envoyait un livre nouveau, chargé de souhaits ardents pour son bien-aimé; mais il y répondait peu, quelques mots affectueux seulement.

Cela suffisait à Léonie; elle baisait cent fois les caractères pointés à l'aiguille.

La cour martiale poursuivait opiniâtrément sa tâche homicide. Treize condamnés avaient déjà péri sur l'échafaud.

On parlait d'une nouvelle *fournée* !

Il n'était pas douteux que Paul y serait compris. Léonie ne vivait plus ; sa raison s'égarait, quand elle reçut l'avis suivant, dans une *imitation de Jésus-Christ* :

« *Vu l'homme ; nuit prochaine.* »

Quelques jours auparavant, Jean-Baptiste avait réussi à voir Co-lo-mo-o, enfermé dans la tour du Télégraphe, au-dessus du cap Diamant. Il lui avait donné les limes cachées dans sa béquille, et l'Indien, ayant scié ses fers, s'était fabriqué une corde avec la paille de son lit.

De la mie de pain, frottée de rouille, lui servait à dissimuler l'effraction de la chaîne qu'il avait aux pieds ; un trou creusé dans son cachot recérait, pendant le jour, la corde de paille, jusqu'à ce qu'elle fût terminée.

Ensuite, avec les limes, avec les débris de ses fers, avec ses ongles, il pratiqua une ouverture sous la porte, et le 25 janvier 1839, à minuit, Co-lo-mo-o quittait furtivement la prison où il languissait depuis près de trois mois.

Au bas du cap Diamant, Léonie, accompagnée de son fidèle Antoine, tenait ses regards attachés sur la tour du Télégraphe, avec une tension telle qu'elle en avait le vertige, et que des fantômes sanglants tourbillonnaient devant eux.

Les minutes, pour elle, étaient effroyablement longues.

Mais elle ne les pouvait compter. Elle avait perdu la mesure du temps ; elle n'en savait plus apprécier la durée.

Il faisait noir, bien noir, le vent soufflait en tempête, et le Saint-Laurent poussait sur ses grèves des hurlements de bête fauve.

Voici qu'une ombre se profile au faite de cette tour si avidement scrutée ; mais cette ombre est haute, mais elle se détache si peu des ténèbres envi-

ronnantes, qu'il faut les yeux d'une amante pour la discerner à pareille distance. Le cœur de la jeune fille cesse de palpiter, ses paupières se ferment, des bourdonnement remplissent ses oreilles.

Soudain, répété par mille échos, un coup de feu retentit au sommet de la citadelle.

Et, à la lueur de l'éclair qui a déchiré l'obscurité, Antoine a vu un homme suspendu dans l'espace à une corde attachée à la tour.

Le bruit sourd et mat, sinistre, d'un corps s'écrasant sur le sol, résonne.

— Ah ! exclame Antoine, le malheureux a été découvert ; une sentinelle l'a tué !

Léonie n'est plus là ! A peine a-t-elle entendu la détonation qu'elle s'est élancée vers la cime du cap. Une ardeur incroyable, surnaturelle, l'âme lui prête des ailes. Avec l'agilité d'une panthère, elle escalade ces rochers dont l'aspect seul fait frémir, elle arrive au pied de la tour, se penche sur le corps pantelant, brisé, de Co-lo-mo-o, le baigne de ses larmes et de ses baisers.

On crie sur les remparts, on ouvre avec fracas les lourdes portes de la citadelle ; des torches circulent çà et là. Léonie est menacée. Si on l'aperçoit on tirera sur elle. Mais est-ce qu'elle voit, est-ce qu'elle entend, est-ce qu'au-delà de ce corps il y a un monde pour elle ?

L'Indien n'a point rendu l'âme encore. Il pousse un gémissement. Il cherche de sa main affaiblie la main de la jeune fille, la pose sur son cœur et laisse tomber ces paroles dans un dernier soupir :

— Je l'aimais pourtant !

Un an après, aux Urselines de Québec entrant mademoiselle Léonie de Repentigny, en religion sœur Paul.

Jean-Baptiste, le sourd muet, avait été déporté à Sydney.

FIN.

LA METAMORPHOSE.

Conte pour les petits enfants.

(Suite.)

Le mouvement qu'elle fit jeta par terre un morceau de mie de pain posé sur un carton à dessin, ce qui faisait présumer que quelqu'un allait bientôt venir dessiner dans ce salon. Sophie n'avait rien mangé depuis la veille ; elle ne put résister à la tentation ; elle mangea toute la mie de pain ; elle aurait mangé les miettes s'il y en avait eu.

Après ce splendide repas, elle voulut écrire sa lettre ; et pour cela, sauta sur le fauteuil qui était près de la table, et s'empara de la première plume

qui se trouva sous sa patte. Hélas ! la difficulté était de tenir cette plume et de tracer quelques caractères tant soit peu lisibles. Après avoir figuré quelques traits informes, qu'elle croyait être des mots, Sophie voulut relire sa lettre ; mais elle ne put s'y reconnaître : c'étaient des zigzags à n'en plus finir, des triangles, des profils de nez pointus, de tout, excepté de l'écriture ; c'était, enfin, ce que peut faire un chat avec sa patte : je ne saurais rien dire de mieux,

Impatentée de voir quelle ne réussissait point,

elle jetta sa plume, et trempa sa patte tout entière dans l'encrier, essayant d'écrire avec ses griffes ; mais ma foi ! ce fut bien autre chose ; au lieu d'une lettre elle en formaît ciuq à la fois ; et puis elle faisait des pâtés ! oh ! mais des pâtés ! à épuiser la boutique d'un marchand d'encre !

Elle avait déjà jeté de l'ancre sur tous les papiers qui étaient sur la table, sur le fauteuil et sur deux ou trois livres, lorsque la personne qui habitait cette chambre arriva. C'était une grande jeune fille, d'environ seize ans, qui parut fort surprise de trouver chez elle une grosse chatte, qu'elle ne connaissait point du tout, occupée à écrire devant son bureau.

Bien loin de se fâcher, Églantine (la jeune personne se nommait ainsi), charmée de voir une chatte si bien élevée, fit à Sophie toutes sortes de caresses ; lui donna des bonbons, des croquignoles, du bon lait qui restait de son déjeuner ; et Sophie se rappela ce que son maître d'écriture lui avait dit souvent, en lui donnant sa leçon : « Un jour mademoiselle, vous serez bien heureuse de savoir écrire. »

Sophie se ressouvint aussi des paroles du sorcier, que sa douleur lui avait d'abord fait oublier : « Tu ne reprendras ta forme première que si jamais quel qu'un te dit : Sophie je te pardonne » ; et alors la pauvre chatte, se voyant si bien traitée, reprit courage, et espéra qu'un jour elle pourrait amener cette belle Églantine, qui l'aimait déjà, à prononcer cette parole de salut, : « Sophie, je te pardonne. »

CHAPITRE 7^{eme}.

LES EPREUVES

Le soir, Sophie retourna chez sa mère pour savoir de ses nouvelles ; mais Mme Épernay venait de partir. Sa famille s'était hâtée de l'arracher à ces lieux qui lui retraçaient de si cruels souvenirs ; on avait le projet de la faire voyager en Italie pour la distraire, car on craignait qu'elle ne succombât à son chagrin.

Sophie fut bien triste de l'absence de sa mère ; et cette pensée, qu'elle était partie pour l'oublier, l'affligea profondément. Elle savait que sa mère serait longtemps inconsolable ; mais l'idée que les personnes qui l'entouraient allaient faire tous leurs efforts pour l'effacer de son souvenir, la tourmentait, et, dans son inquiétude, elle en voulait à sa famille de chercher à consoler sa mère. Sophie passa la nuit cachée dans la remise, où elle eut froid ; elle eût été mieux dans l'écurie, mais elle avait trop grand-peur des chevaux pour se hasarder à y pénétrer.

Dès que la fenêtre du salon d'Églantine fut ouverte, Sophie retourna auprès d'elle. La jeune fille la reçut encore mieux que la veille, car c'était maintenant une ancienne ami.

— Minette, dit-elle, viens ici.

Sophie ne voulut point répondre à ce nom, et parut même fort mécontente qu'on le lui donnât.

Mignonne, reprit Églantine.

Mais Sophie ne voulut pas encore répondre à ce nom.

Il faut pourtant que je te donne un nom, puisque tu es à moi, dit la jeune fille.

A ces mots, Sophie eut une pensée lumineuse ; elle sauta d'un bon sur la fenêtre, courut sur les

toits jusqu'à sa demeure, et bientôt, franchissant les marches de l'escalier, elle arriva devant la porte de sa chambre. On était encore en train de déménager ; tout était ouvert dans l'appartement ; les joujoux, les robes de Sophie étaient épars çà et là. Comme chacun était occupé, Sophie vit qu'on ne ferait point attention à elle ; alors elle s'empara très-adroitement d'un de ses petits mouchoirs, qui étaient rangés en paquet sur une commode, et elle s'enfuit promptement.

Sophie avait elle-même brodé son nom à l'un des coins de ce mouchoir, en lui montrant avec sa patte les lettres qui composaient son nom.

— Sophie ! lut tout haut Églantine.

Aussitôt la chatte sauta sur ses genoux, puis elle s'éloigna pour se faire encore appeler. En vain sa jeune maîtresse essayait de lui donner d'autres noms, la chatte lui montrait toujours *Sophie*, brodé sur le petit mouchoir ; et Églantine, voyant qu'elle ne voulait répondre qu'à ce nom, comprit que c'était celui qu'on lui avait toujours donné, et se résigna à le lui laisser.

Ordinairement, c'est la maîtresse qui fait l'éducation de son chat ; cette fois, au contraire, c'était la chatte qui apprenait à sa maîtresse comme elle voulait être appelée. Cela paraissait fort singulier ; mais Églantine savait à quel point les animaux domestiques sont intelligents, et rien ne l'étonnait de leur part.

Voilà donc Sophie établie dans la maison sous son nom véritable : le plus difficile était fait ; il ne s'agissait plus, maintenant, que de se faire dire : « Je te pardonne ! » et le moindre petit crime pouvait amener ce mot-là.

Mais pour se faire pardonner de sa maîtresse, il fallait d'abord la fâcher ; et cela n'était pas si facile qu'on devait le croire au premier moment.

On avait donné à Églantine une grande boîte de bonbons qui paraissaient excellents. Sophie vit cette boîte, et elle se mit bien vite à dévorer tout ce qu'elle contenait, et attendit joyeusement le retour de sa maîtresse, espérant qu'elle la gronderait.

Mais son espérance fut trompée. Églantine n'était point gourmande ; elle vit que Sophie avait mangé ses bonbons, et au lieu de se mettre en colère :

— Tu as bien fait, dit-elle ; tu as deviné que les gardais pour toi.

Sophie fut mécontente de tant de douceur ; elle résolut de s'en venger.

Églantine dessinait à merveille. Depuis plusieurs jours, elle se hâtait d'achever un paysage qu'elle voulait montrer à son père ; ce dessin était très-avancé ; il n'y avait plus que quelques coups de crayon à donner pour le terminer entièrement.

Sophie, voyant que sa maîtresse avait mis beaucoup de soin à cet ouvrage, pensa que, s'il était gâté, elle serait en colère. Aussi, un jour qu'Églantine était sortie, la maligne chatte s'empara du dessin, le déchira, le mit en espèces, et lécha si proprement tout le crayon, que les arbres, les ruisseaux, les vaches, les maisons, ne faisaient plus qu'une même chose.

Après ce beau travail, Sophie alla se cacher sous la table, pour guetter la colère de sa maîtresse.

Églantine revint peu de moment après. Elle fut d'abord quelques instant avant de reconnaître son dessin dans ces chiffons de papier déchirés qui jon-

chaient le tapis ; puis, lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien son ouvrage qu'on avait ainsi arrangé, au lieu d'entrer dans une grande fureur, comme Sophie s'y attendait, elle se mit à rire.

— Si mon père voyait cela, s'écria-t-elle, comme il se moquerait de moi ! « C'est bien fait, me dirait-il, pourquoi avez-vous des chats ? »

En parlant ainsi Églantine ramassa les morceaux de son dessin, les jeta au feu pour qu'il ne restât aucune trace du crime de sa chère Sophie ; puis elle se remit à dessiner, et recommença un second paysage comme s'il n'était rien arrivé. Il était impossible de lire sur son visage la moindre impression de dépit.

Cependant Sophie sortit bravement de sa cachette, espérant que sa vue exciterait la colère de sa maîtresse, et qu'après l'avoir un peu grondée, elle lui dirait enfin : « Sophie, je te pardonne » ; mais Églantine ne la gronda point.

— Cache-toi bien vite, lui dit-elle ; mon père va venir ; tu sais qu'il n'aime point les chats.

Et Sophie s'éloigna triste et découragée.

CHAPITRE 8ème.

ENCORE UNE ÉPREUVE.

Quelques jours après, l'espoir revint dans son cœur. En entrant dans la chambre de sa maîtresse, Sophie aperçut une superbe guirlande de roses que l'on venait d'apporter à l'instant.

La femme de chambre avait eu l'imprudence de la poser sur l'oreiller du lit, pendant que le coiffeur arrangeait les beaux cheveux d'Églantine, qui, assise devant une toilette, ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle.

Sophie vit que l'instant était favorable ; sa maîtresse devant aller à un grand bal pour lequel on semblait se parer plus qu'à l'ordinaire, cette guirlande était un objet de la plus haute importance ; donc c'était elle qu'il fallait immoler ; il fallait l'attaquer sans plus tarder. Si Églantine avait supporté patiemment la perte de ses bonbons et de son paysage, elle ne pouvait être insensible au massacre de sa guirlande.

(A CONTINUER.)

LES JEUX.

(Suite.)

Crédules et superstitieux, les joueurs rendraient des points aux enfants qui ont peur de croquemitaine.

— Toutes les fois que monsieur coupe, murmurait un financier, je suis sûr de perdre.

— Monsieur, disait un joueur malheureux à un spectateur dont la figure ne lui revenait pas, je ne suis pas assez riche pour que vous restiez près de moi.

Pour rien au monde les uns ne joueraient sur telle table, les autres dans telle pièce. Ceux-ci changent de cartes ou de dés à chaque coup, ceux-là attribuent leur *veine* ou leur *déveine* à certaine partie de leur costume. Pierre soupire après la pluie qui lui porte bonheur ; Jean appelle de tous ses vœux le beau temps, qui seul le fait gagner. Les uns ne jouent que la nuit, les autres ne jouent que le jour. Bien des femmes ont été délaissées parce que les hommes les accusaient d'être leur mauvais génies au jeu.

Est-il rien de comparable au supplice du joueur qui a tout perdu et à qui l'on refuse de jouer sur parole ? il reste là, cloué à sa place, immobile, les yeux fixés sur les cartes ; il les dévore. Il joue en lui-même, il adopte un côté, et ce côté est toujours heureux. Il eût regagné, il eût refait sa fortune. Quel guignon !

En 1725, à Bayonne, un capitaine du régiment d'Auvergne perd au billard jusqu'à son dernier sou. Capitaine de fantassins, peintres et poètes, n'inspirent que peu de confiance aux prêteurs. L'officier rongea son frein en silence ; une bille à la main

il la mordait, et passait sa rage sur elle. Il l'introduisit dans sa buoche, on ne peut la lui retirer, et il mourut.

Les anciens étaient peu conséquents avec eux-mêmes. Ils rendaient un culte au dieu du vol et du jeu ; il adoraient des divinités libertines et ivrognes, et ils s'étonnaient, ils s'affigeaient de l'immoralité du peuple. De temps en temps, pour réparer les mauvaises exemples donnés par les dieux, ils leurs prétaient des actions sublimes. Quelle belle décision ils ont mis dans la bouche d'Éaque, l'un des trois juges infernaux !

Claude, l'empereur des romains, était aussi l'empereur des joueurs. Tant qu'il vécut, on encensa ces vices et ses dissolutions ; une fois mort, la vérité arriva jusqu'à lui. On prétendit qu'à son entrée aux enfers il avait été condamné par Éaque à ramasser perpétuellement les dés des joueurs. Que de haute raison dans ce supplice infligé au joueur, et être le valet de ceux qui jouent ! Un empereur ! quelle humiliation ! Quel enseignement pour les hommes !

Le jeu inspire des mots pleins d'une énergie sauvage qui étonne et effraye. Ce n'est plus l'homme qui parle, c'est la passion ; la plus terrible des passions, la plus poignante, la seule éternelle. L'amour disparaît avec le temps et la satiété ; la passion du jeu ne s'assouvit jamais. Entendez, voyez cet homme : il joue, il perd le pain de ses enfants ; il est fou. La maison brûle, lui annonce-t-on. Tant pis pour elle, répond-il. Il resterait à jouer et à brûler,

si ses adversaires, plus heureux, ne voulaient vivre pour conserver son argent.

Un receveur des finances entre dans une maison de jeu : il gagne :

—Malheureux, lui dit en sortant un de ses amis, si vous aviez perdu, que fussiez-vous devenu ?

N'avais-je pas un pont à traverser avant de rentrer chez moi ?

Quelle passion que celle-là, qui ne laisse pas de mieux entre la fortune et le déshonneur !

Souvent la vie d'un homme tient à la moralité de son adversaire. On frémit, on voudrait des peines sévères contre le chevalier d'industrie, contre le voleur de salon qui exploite, impuni, sa mortelle industrie.

Tous les peuples de la terre, anciens et modernes, ont eu des lois contre le jeu. Chez les Grecs et chez les Romains, elles étaient d'une sévérité excessive. Les Japonais eux-mêmes, avec cette humanité de cannibales qui leur est propre, décrétèrent la peine de mort contre tout individu surpris en jeu flagrant. Dracon était digne de naître au Japon, cependant il ne s'est pas trop mal tiré du hasard qui lui avait donné Lacédémone pour patrie.

Henri VIII et Georges III d'Angleterre défendirent aux artisans, sous peine d'amende et de prison, de se livrer au jeu. Pendant les fêtes de Noël, la défense était suspendue. Bizarre ordonnance, qui n'atteignait pas ni les bourgeois ni les nobles ! Singulière tolérance, qui permettait de profaner à des plaisirs condamnés les saints jours de Noël !

Charlemagne, dans ses Capitulaires, prive les joueurs de la communion des fidèles.

En 1315, Charles IV, dit le Bel, prescrivit les dés, tables, trictracs, palets, quilles, billes et boules.

Tout délinquant était passible d'une amende de quarante sols parisis.

Charles IX ferma tous les brelans du royaume.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les édits de nos rois qui voulurent mettre un frein à la fureur du jeu. Il n'est pas un prince qui n'ait fulminé des ordonnances contre cette passion.

De nos jours, dernièrement, la Chambre des députés a pris en main la morale publique. D'un seul vote, elle a enterré roulette, creps, trente-et-quarante, Frascati, salon des étrangers, et tous ces bouges infâmes où le peuple allait engloutir ses économies et apprendre à voler pour avoir de quoi jouer.

La variété des différents jeux de cartes et de dés est infinie. Quelques-uns de ces jeux à peine sont venus jusqu'à nous. C'est tout au plus si nous connaissons leurs noms : supprimez la bouillotte, le whist, le piquet, l'impériale, le quinze, les échecs, les dames, le trictrac et le billard, que restera-t-il ? Notre époque n'a inventé que l'écarté, qui, après avoir brillé d'un éclat sans pareil dans les salons, est allé finir sa carrière dans les antichambres avec les laquais et les servantes. L'écarté n'est plus ! que la terre lui soit légère, paix à ses cendres ! Nos joueurs, honte sur eux, n'ont, en trente et quarante ans, produit que l'écarté. Nos aïeux étaient bien autrement inventifs et féconds. Ils avaient à la disposition de leur ruine des jeux de toute sorte et de toute nature. Quand ils étaient las de perdre à un jeu, ils se mettaient à perdre à un autre. Cette variété les délassait et les reposait.

D'abord c'est l'*ambigu*, puis la *bassette*, importée d'Italie en France en 1674, par Justiniani, ambassadeur de la république de Venise. Quelle destinée différente dans les deux pays ! Le noble Vénitien, père de la *bassette*, fut, pour les crimes de son enfant, banni de sa patrie ; en France, terre promise des étrangers, la fille de l'exilé jouit sous Louis XIV d'une vogue immense ; son parrain Justiniani fut choyé, caressé et bien reçu du roi et de toute la cour. *Belles-fleurs*, la *bête ombrée* existait encore au commencement du siècle. Le *biribi* est une autre importation d'Italie avec le *boston* et la *bouillotte*, pratiqués de nos jours par les gens à tête trop dure, à esprit trop lourd pour accepter les combinaisons du whist, *berlan*, *briscan* à deux, *brisque*, *mariage*, *brusquembille*, *caragnole*, née à Gênes vers le milieu du dix-huitième siècle ; *comète*, se joue avec deux jeux entiers débarrassés des as ; *commerce*, jeu élastique, qui admet depuis trois joueurs jusqu'à douze ; *commère accommodez-moi* ; *coucou*, plus élastique, encore que le *commerce* ; *cul bas dupe*, *emprunt*, *ferme*, *gillet*, *guimbarde*, *ginguette* ; *hoc* ou *hoca*, d'origine catalane, émigré à Rome, et naturalisé français par les soins du cardinal Mazarin ; *hombre* en espagnol *hombre*, jeu digne de l'homme par les savants calculs, les profondes études qu'il exige ; *homme d'Aubergne*, impériale, inventée sous l'empereur Charles-Quint ; *lansquenec* a pris son nom des fantassins allemands ou lansquenets, qui vinrent en France dans le quinzième siècle ; *lindor* ou *nain jaune*, *manille*, *mariland*, *médiateur*, *mouche*, *pamphyle*, *papillon*, *pique*, *médritte* ; *piquet*, du celtique *piquo* (choisir) ; chacun des deux joueurs reçoit douze cartes, et choisit celles qu'il veut garder, les autres il les écarte. On dit par la même raison piquer des raisins, piquer des cerises, choisir des raisins, choisir des cerises. Pique-assiette vient sans aucun doute de la même source ; le pique assiette choisit ses amphitryons. En termes de guerre, on appelle piquet de cavalerie un certain nombre de cavaliers choisis et piqués dans les escadrons. *Poque*, *quarante de rois*, *quintille*, *quinze* ; *reversi*, jeu si ridiculisé il y a quelques années, est né sous le règne de François 1^{er} ; les galents chevaliers de l'époque étaient inconstants au jeu comme en amour : les mêmes dames et les mêmes jeux ne pouvaient leur plaire longtemps. Le maître donnait l'exemple de la légèreté, et la cour et la ville imitaient le maître. Il fallut, à ces amis du changement, un jeu qui eût un ordre et une marche opposés aux autres jeux connus ; de là le nom de *reversi*, revers, opposé. *Sixte*, *sizette*, *solitaire* ; *tarots*, cartes marquées différemment de celles en usage en France. Au lieu de cœur, pique, carreau et trefle, ce sont des coupes, deniers, épées et bâtons. *Tontaine*, *treize*, *trente et quarante*, *trente-et-un*, *tresette*, *trionphe* : *whist*, jeu anglais, généralement adopté aujourd'hui dans le mode et dans les cercles.

Des cartes, passons aux dés, aux jeux d'adresse. *Ballon* ; *belle*, avec dés, espèce de roulettes à 104 numéros, venue d'Italie ; *billard* : *blanque*, cornets et dés, jeu en manière de loterie, originaire aussi d'Italie. *Boules* ; *dames*, le père Daniel, dont l'opinion fait autorité, prétend qu'elles ont été inventées par les Romains, et qu'elles s'appelaient *ludus la-trunculorum*, le jeu des *petits morceaux de bois*.

Ovide et Lucain lui ont consacré quelques vers. Les Germains l'auraient appris des Romains, et lui auraient donné le nom qu'il a depuis conservé parmi nous. La version du père Daniel trouve naturellement des contradicteurs. *Damm*, en allemand, signifie rempart, *damen*, jouer au rempart ; ne serait-ce pas en Allemagne que nous serions allés chercher et notre jeu de dames, et son nom ? *Délassements de Mars*, avec cornets et dés ; *domino* ; *échecs* partagent avec bien d'autres jeux l'agrément d'une naissance problématique. Les uns attribuent les échecs à Palamède, les autres à Sersa, conseiller intime d'Ammolin, roi de Babylone. Euripide raconte qu'Ajax et Prétéсилаüs jouaient aux échecs. De son côté, Homère représente les soupirants de Pénélope, prenant patience aux échecs devant la porte de leur inhumaine. D'autres font naître les échecs dans l'Inde. Ce mot, disent-ils, vient, à n'en pas douter, du mot arabe ou persan *scach*, roi, principale pièce du jeu. Toujours suivant la même opinion, un bramane nommé Sissa ou Sista l'inventa, vers le cinquième siècle, pour Sirham, roi de l'Inde. Il est des gens qui donnent aux échecs une origine allemande, s'appuyant sur le mot allemand *schach*. Que les échecs soient arabes, persans, chinois ou allemands, peu importe ; constatons leur antiquité et n'en demandons pas davantage.

Charlemagne était très fort joueur d'échecs. Hyde raconte que pendant des siècles on a conservé, au trésor de Saint-Denis, des échecs ayant appartenu au grand empereur.

Charles XII, ce soldat couronné, aimait passionnément les échecs, qui lui représentaient les hasards de la guerre ; à Bender, en Turquie, pendant sa captivité, il se consolait de ne plus battre les Russes sur le champ de bataille, en les battant sur l'échiquier.

Louis XIII avait le même goût que Charles XII, mais il ne le puisait pas dans son amour de la guerre. Pour jouer en voiture, il possédait un échiquier en étoffe monté sur un coussin ; les échecs se terminaient par des aiguilles et s'enfonçaient dans le coussin.

Don Juan d'Autriche, le héros de Léopante, le fils naturel de Charles-Quint, avait fait dallier une pièce de son palais en manière d'échiquier. Il s'étendait par terre, et passait des journées entières à jouer ou plutôt à combiner des évolutions militaires et des mouvements stratégiques.

Après toutes ces têtes couronnées, après ces grands princes, il sera bien modeste de citer Philidor ; mais Philidor, simple sujet, était roi aux échecs, et un Charles de Suède, un Louis de France, n'eussent pu lutter contre cet invincible adversaire.

(A continuer.)

L'ART ET LES ARTISTES CONTEMPORAINS.

Si vous allez dans le monde, si vous recevez chez vous, si vous avez un piano, si vous fredonnez quelque fois, ne fût-ce qu'en vous rasant ; si votre femme ou votre fille, votre nièce ou votre neveu chantent en public ou en particulier, si vous écoutez l'orgue de Barbarie sous vos fenêtres ou le refrain du passant dans la rue, vous connaissez et vous aimez les chansons de M. Nadaud : *le Message*, *Bonhomme*, *le Voyage aérien*, *l'Héritage*, *les Mémoires*, etc., ces perles de poésie et de musique, de sentiment et de malice, et surtout le *Gendarme Pandore*, cet éclat de rire universel et inextinguible :

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

Or, pour vous faire apprécier l'auteur comme vous appréciez ses œuvres, voici ce qui se passait, il y a quelques mois, sur un de nos chemins de fer de l'ouest :

Trois voyageurs se trouvaient dans la même caisse : un adolescent qui sortait du collège pour viser à Saint-Cyr, et qui ne doutait de rien, pas même de sa future moustache, annoncée par quelques poils follets ; — un grand monsieur de cinquante ans, cravate blanche, habit noir, menton savonné de fraîs, lunettes et tabatière d'or, le conseiller de préfecture en chaire et en os ; et un jeune homme de trente et

quelques années, — figure d'artiste et de gentleman, mise simple et de bon goût, attitude modeste et réfléchie, physionomie avenante et douce, regard tendre et vif sous des paupières saillantes, les cheveux presque ras et la barbe entière, le nez fort, un peu au vent, la bouche entr'ouverte par un fin sourire, — quelque chose de Rabelais, le joyeux curé de Mendon.

Le premier parlait beaucoup sans rien dire ; le second disait peu de chose et n'en pensait pas davantage ; le troisième écoutait et observait discrètement.

Tout à coup, une voix qui passait jeta à l'écho cette mélodie, rapide comme le vol du ballon :

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre :
Sur mon navire aérien,
Je m'élançais dans l'atmosphère...

— C'est faux ! Vous ne savez pas l'air ! cria le lycéen au chanteur inconnu.

Et il poursuivit le couplet, avec l'aplomb d'un amateur applaudi en famille.

Il s'interrompit, en voyant le sourire de l'artiste passer du grave au plaisant.

— Vous connaissez le *Voyage aérien*, monsieur ? demanda l'écolier, empressé de lier conversation.

— Mais..... oui un peu, répondit l'homme discret.

—Qui ne sait par cœur les chansons de Nadaud ? ajouta le conseiller.

—Sans doute, reprit le lycéen, tout le monde les sait, mais beaucoup les disent fort mal.

—C'est que chacun veut, comme vous et ce passant..... les dire à sa manière et non à celle de l'auteur.

—Vous trouvez que j'altère la musique de Nadaud ?

—Je le crains.

—Par exemple ! s'écria le jeune homme piqué au jeu. Et il déploya tous ses moyens dans les vers suivants :

La terre s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air diaphane ;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane !

—Comment trouvez-vous cette fin ? conclut-il, enchanté de lui-même.

—Voulez-vous un avis ou un compliment ?

—Un avis sincère et sans restriction.

—Eh bien ! adoptez cette variante :

La note s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air *en profane*,
Je vois *mon erreur* sans effroi,
Et dans la *fausseté* je plane !.....

Ceci fut plutôt murmuré que chanté, mais avec une justesse étonnante. La pointe de l'épigramme était d'ailleurs émoussée par tout ce que la franchise peut avoir de gracieux.

Notre amateur néanmoins fut *touché* (style d'escrime) plus encore de la supériorité du maître que de la vivacité de la leçon.

—Vous avez l'impromptu facile, monsieur, reprit-il en rougissant comme un coquelicot ; mais, j'en suis fâché pour votre avis, j'ai la tradition de Nadaud lui-même pour interpréter ses chants.

—De Nadaud lui-même ! pas possible ?

—C'est un charmant garçon ! poursuivit le lycéen, décidé à mentir plutôt que de céder. C'est lui qui m'a seriné l'air du *Voyage*. Enfin, j'ai l'honneur d'être de ses amis !

—Intimes, sans doute ! fit l'artiste, qui eut peine à retenir un éclat de rire.

Bref, la discussion s'échauffa si bien que, forcé de joindre l'exemple au précepte, et excité par le monsieur aux lunettes d'or à venger Nadaud d'une mutilation, l'homme discret se mit à chanter lui-même le *Voyage aérien*, avec une expression, une verve et un charme irrésistibles.

L'effet de ces derniers vers, si simples et si touchants, fut doublé par la circonstance. Le train du chemin de fer arrivait justement à X..... Les familles et les amis se saluaient et se rejoignaient dans la gare. Les voyageurs de la caisse voisine, que l'artiste avait enchantés, s'élançaient du wagon pour l'applaudir. Deux d'entre eux le reconnurent et lui tendirent la main en s'écriant :

—Ah ! Nadaud ! bonjour Nadaud !

—Chut ! leur répliqua celui-ci, en posant un doigt sur sa bouche.

Mais il était trop tard ! l'incognito n'existait plus. Le conseiller lui-même avait saisi le nom du poète au vol, et s'était dit avec la logique de M. Prudhomme : —Nadaud ? ce ne peut être que Nadaud.

Le monsieur aux lunettes ne reconnaissait jamais autrement.

Il salua d'un air fin l'auteur des délicieuses chansons, et le quitta en lui disant :

—*Au revoir*, monsieur ; j'espère qu'on vous entendra à X.....

Effrayé de ces paroles, Nadaud voulut le retenir, mais il n'était plus temps..... L'administrateur courait après sa femme, qui courait après sa malle, qui courait après le douanier, qui courait après..... les droits de l'Etat.

D'ailleurs, Nadaud lui-même n'était plus libre. Le lycéen confondu, puis enthousiasmé, digérait bravement son mensonge, et menaçait d'avaler l'artiste en personne. Enchanté de faire la connaissance..... de son ami intime, il lui pressait les mains avec effusion, il voulait l'emporter chez lui en triomphe, à travers les rues de sa patrie !

—Calmez-vous, et recevez mes remerciements, lui dit Nadaud. Je suis très-pressé ; je ne fais que passer à X..... et j'y garde l'incognito pour des raisons majeures.

Consolé par un serrement de main, l'amateur donna lâcher sa proie ; et, se jetant dans un fiacre avec son sac de nuit, l'artiste gagna un petit hôtel, où il s'inscrivit sous le nom de Martin.

Nadaud comptait réellement échapper à ses amis intimes (il a le terrible bonheur d'en posséder partout), et s'embarquer le soir même sur un vapeur qui le conduirait au but de son voyage.

Cela était si vrai qu'il avait refusé d'avance l'hospitalité du préfet de X....., son ami fort sérieux, ancien homme de lettre, toujours homme d'esprit, et que l'artiste eût été heureux d'embrasser au passage. Mais, sachant que l'embrassade entraînerait un dîner, puis une soirée, puis une revue de tous ses chants, il avait répondu à l'administrateur : "Désolé, mon très-cher ; mais, forcé de couper au plus court, je ne traverserai votre chef-lieu qu'en revenant de Bretagne, par le chemin des écoliers."

Nadaud comptait sans son imprudence d'auteur, —et sans les lunettes du conseiller.

A peine était-il installé dans sa chambre, fredonnant un couplet de *Pandore* :

La gloire, c'est une couronne
Fait de rose et de laurier ;
J'ai servi Vénus et Bellone,
Je suis époux et brigadier.

qu'il vit entrer *Pandore* en chair et—en sabre,— sous la forme du plus beau gendarme de X.....

—Monsieur, votre nom ?

—Martin.

—Votre passe-port ?

—Je n'en ai pas.

—Vos papiers quelconques ?

Nadaud allait produire ses lettres, mais il réfléchit qu'elles convaincraient Martin de mensonge ; et il se borna à déclarer devant Dieu et devant les hommes qu'il n'était pas un espion de l'autocrate.

Cette patriotique affirmation laissa le gendarme insensible.

—Monsieur, reprit-il, de sa basse-taille la plus imposante, veuillez me suivre au bureau de police. Nadaud eut beau protester, conjurer, invoquer l'heure du paquebot, son rendez-vous du lendemain.

—Je m'importe peu de vos rendez-vous ! répliqua la loi en bottes fortes, vos papiers, ou marchons !

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

fredonna l'artiste vaincu..... et entraîné par la rime.

—Ne m'insultez pas, corbleu ! Vous vous en repentirez !

—Moi ! insulter les gendarmes ! Moi qui leur dois les plus belles soirées de ma vie ! Seulement, j'avais l'habitude de les mener au violon, et je m'étonne de m'y voir mené par eux.

Le gendarme ne comprit pas, mais il daigna rire, Nadaud le suivit en murmurant :

Dans la gendarmerie
Quand un gendarme rit,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie !

Arrivé au bureau de police à la préfecture, Nadaud comparut devant le commissaire, et persista à se nommer Martin.—Martin sans papiers. Il acceptait sa brouille avec la loi, mais il ne voulait pas se brouiller avec le préfet.—Ce cher ami ne me pardonnera jamais, se disait-il, si je suis reconnu à X...; mieux vaut que tous les Pandores de France ramènent Martin de brigade en brigade jusqu'à Paris ! Et il débita sur son pseudonyme un roman qui n'avait ni queue ni tête. Le commissaire n'en fut pas dupe, et se levant avec la majesté d'un juge :

—Monsieur, dit-il, on n'en conte pas ainsi à la police ; vous allez suivre ce gendarme à la prison, où vous tâcherez de mettre vos idées en ordre.

Nadaud ne fredonnait plus..... Il n'avait que deux mots à lâcher cependant, son nom et celui du préfet, dont l'invitation était dans sa poche. Quelle tentation !—Mais non, pensa-t-il stoïquement, des fers et des menottes, plutôt que d'avouer le crime de mon amitié !

Et il se remit à la suite du gendarme, en lui disant :

—Prenez ma tête et sortons d'ici !

Ils sortirent, en effet, mais par un chemin si long, si long qu'ils traversèrent toute la préfecture, et que, de corridors en escaliers,—la nuit étant tombée dans l'intervalle,—ils aboutirent—à la salle à manger du palais officiel, toute resplendissante de lumières, toute fumante d'un dîner succulent, toute remplie de convives, qui accueillirent l'artiste avec des cris de joie.

—Homme sans foi, vous êtes mon prisonnier, et voici votre érou ! lui dit le préfet, en lui tendant la main et en lui montrant la place à sa droite. Ah ! vous m'écrivez, que vous ne pouvez venir à X..... et vous y entrez en chantant *le Voyage aérien*, et vous y descendez sans passe-port sous un nom en l'air, et vous croyez échapper ainsi au chef du département, aux yeux de sa police, au sabre de ses gendarmes,—et aux lunettes de ses conseillers !

Nadaud comprit tout enfin, en reconnaissant parmi les convives le grand monsieur aux besicles d'or.

Celui-ci avait annoncé l'arrivée de l'artiste au chef-lieu ; et le préfet avait puni l'ami réfractaire, en le saisissant au nom de la loi.

—Prikatier, chanta joyeusement Nadaud, au gendarme qui était encore derrière lui,

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

—Ah ça ! qu'est-ce donc que Pandore ? demanda

le soldat de l'ordre, curieux pour la première fois de sa vie.

—Trouvez-vous à dix heures à la porte des salons,—et vous saurez à quoi vous en tenir, dit l'amphytrion, en se mettant à table.

Vivent le préfet, la police et la gendarmerie de X..... pour jouer la comédie ! s'écria Nadaud, j'accepte mon rôle à mon tour, et je m'en acquitterai de mon mieux.

Vous imaginez la gaieté du repas ! Jamais captif ne porta et ne rendit des toasts plus aimables à son geôlier et à ses gardes.

—Et jamais ami ne gagna mieux son pardon, dit le préfet à l'artiste, en le conduisant dans les salons illuminés, où toute la ville de X..... était réunie pour l'entendre.

Ce fut alors que le gendarme apprit enfin ce qu'était Pandore, en écoutant d'une oreille ébahie cette sublime charge municipale :

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier,
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier,
Le premier dit, d'un ton sonore :
—Le temps est beau pour la saison.
—Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson (1).

Phébus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
—Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuagés à l'horizon
—Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

—Ah ! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !
Pourtant l'épouse qui m'adore
Reposé seule à la maison.
—Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

—Il m'é souvient de ma jeunesse ;
Le temps passé ne revient pas :
J'avais uné follé *déesse*
Pleiné de merrite et de pas.
Mais le cœur.... pourquoi ? jé l'ignore...
Aime à changer de garnison.
—Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

—La gloire, c'est uné couronne
Faité de rose et de laurier ;
J'ai servi Venus et Belone :
Jé suis epoux et brigadier.
Mais jé poursuis cé météore
Qui vers Colchos guidait Jason.
—Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

Puis ils rêvèrent en silence,
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence ;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :
—Prikatier, répondait Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson....

(1) Le brigadier a l'accent gascon, Pandore l'accent alsacien.

Vous riez ami lecteur ? Que serait-ce donc, si vous entendiez Nadaud chanter ces couplets, avec sa verve, sa bonhomie, sa malice, ses hésitations et ses poses, son chic troupier et son accent alsacien ? C'est littéralement à se tordre les côtes. L'Empereur lui-même a perdu son inébranlable sang-froid, en écoutant *Pandore*, l'hiver dernier, chez la princesse Mathilde.

Quant aux salons de la préfecture de X....., ses échos tremblent encore des bravos qu'y souleva le

Prikatier, et de l'éclat de rire cyclopéen du gen darme qui avait arrêté l'artiste.

—Corbleu ! dit-il en s'en allant, ce n'est pas moi qui l'a pincé : c'est nous qu'est pincé par lui !

Tel est Nadaud, et telle est sa vogue, jusqu'à cent lieues de Paris.

A Paris, c'est plus que de la vogue, c'est de la fureur ;—ou plutôt c'est un succès réel, solide et durable, et toujours renaissant avec les nouvelles chansons de l'auteur.

ANTIPATHIES SINGULIÈRES.

Boyle parle d'une dame qui avait grande aversion pour le miel ; son médecin croyant qu'il entraînait beaucoup de fantaisie dans cette aversion, mêla un peu de miel dans un emplâtre qu'il fit appliquer au pied de la dame ; il s'en repentit bientôt, en voyant le dérangement fâcheux que l'emplâtre avait produit et que l'on ne fit cesser qu'en l'ôtant.

Henri III ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat. (1)

Le duc d'Épernon s'évanouit à la vue d'un levraut.

Le maréchal d'Albert se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait.

Uladaslas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes.

Erasmus ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre.

Scaliger frémissait de tout son corps en voyant du cresson.

Tycho-Brahé semblait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Boyle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant du robinet.

La Mothe le Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument de musique, et goûtait un plaisir vif au bruit du tonnerre.

Marie de Médicis ne pouvait souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre sorte de fleurs. (2)

Peckmann (Jean), savant théologien, avait, dès sa plus tendre enfance, une antipathie singulière pour le balayage. Dès qu'il entendait balayer le pavé, il était inquiet, sa respiration devenait difficile, et il soupirait comme un homme qui craint d'être suffoqué.

(1) Le maréchal-duc de Schomberg, gouverneur du Languedoc, avait la même aversion. L'empereur Ferdinand fit voir à Inspruck, au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant de peur des chats, qu'il seignait du nez à les entendre miauler de loin. On connaît, au contraire, la passion de Richelieu et de beaucoup d'autres pour les chats.

(2) On attribue la même chose au chevalier de Guise

Juste-Lipse au rapport d'Impérialis, une telle aversion pour la musique, que la symphonie lui donnait des convulsions.

On a vu des personnes qui s'évanouissaient à l'odeur des roses et qui aimaient celle des jonquilles et des tubéreuses ; un gouverneur de ville frontière, qui tombait en convulsion à la vue des œufs de carpe ; une dame, sujette à la même incommodité à la vue d'une écrivisse cuite. Si l'on en croit Ambroise Paré, une personne fort considérable ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance. Jamais Joseph Scaliger ne mangea de lait. Cardan avait l'horreur des œufs. M. de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux, témoigne, dans son *Tableau de l'inconstance des démons*, qu'il avait connu un fort honnête homme si effrayé à la vue d'un hérisson, qu'il crut plus de deux ans que ses entrailles étaient mangées par cet animal ; et qu'il avait vu un gentilhomme fort brave qui ne l'était point assez pour oser attendre, l'épée à la main, une souris. Jules-César Scaliger, dans ses *Exercitations contre Cardan*, dit qu'un gentilhomme gascon craignait tellement le son de la vielle, qu'il ne le pouvait jamais entendre. On en fit l'expérience par un vieillard que l'on fit cacher sous une table ; et il ne commença pas plutôt à jouer que l'on s'aperçut de l'imperfection du gentilhomme. Il y en a qui ne sauraient voir des araignées, et l'on sait que les Chinois s'en font un régal. M. Vanghneim, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse, ou s'enfuyait, quand il voyait un cochon rôti.

Le philosophe Chryssippe avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il tombait quand il était salué ; et, ce qui paraîtra beaucoup plus bizarre, Fabrice Campani assure que don Juan Col, chevalier d'Alcantara, tomba en syncope quand il entendait prononcer *lana*, quoique l'habit qu'il portait fût de laine.

Jean II, czar de Moscovie, s'évanouissait à la vue d'une femme.

Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait éclipse de lune.

Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre, trembla toute sa vie à la vue d'une épée.

Quand on faisait sentir des pommes à Duchesne, secrétaire de François 1^{er}, il lui sortait une grande quantité de sang par le nez.

Il y a beaucoup de personnes qui ont une telle aversion pour le fromage, que l'odeur suffit pour leur faire perdre connaissance. Pierre d'Apono, médecin célèbre, était de ce nombre. Martin Sero-cius, qui avait la même antipathie, composa à ce sujet un traité sérieux ayant pour titre : *De aversione casei*.

Un officier du génie, très-connu par son courage et son habileté dans le maniement des armes, se trouvait mal toutes les fois que le hasard faisait qu'on coupait devant lui un bouchon de liège.

On a vu à Calais un homme qui entrait en fureur malgré lui lorsqu'il entendait crier des canards. Il les poursuivait l'épée à la main. Cependant il en mangeait avec plaisir ; c'était son mets favori.

LE COUREUR DE NOUVELLES.

Le métier de *coureur de nouvelles* n'est pas de création récente, il date de l'invention du journalisme ; Renaudot a dû inaugurer la profession.

Le coureur de nouvelles le plus éminent s'appelait Mathieu Donzelot, autrement dit *l'Enfoncé pavé*. Le matin, avant de quitter sa chambre, le père Donzelot consultait le ciel et un baromètre qui décorait sa mansarde ; puis il prenait sa canne et son écritoire en disant : « De la pluie ! — Nous aurons aujourd'hui des gens écrasés en glissant sous les roues des voitures. » Ou bien : « Le temps est à l'orage ! Nous

AU LECTEUR.

Plusieurs abonnés sont sous l'impression que nous devons discontinuer la partie des modes. Loin de là, le prochain numéro contiendra le contingent ordinaire de gravures pour le mois. Nous continuerons à donner de la mode une fois par mois.

Aux Etats-Unis, on a calculé qu'il se publie un journal pour 5,000 personnes.

En cinq années, les chars ont détruit pour \$40,000 de bétail en Georgie.

Liverpool doit être érigé en siège archi-épiscopal catholique. Ce sera le second en Angleterre.

Un millionnaire de Titusville a tapissé sa maison avec des bons du gouvernement, 10-40, portant une élégante bordure de greenbacks de \$10.

On parle du mariage du fils de M. de Bismark avec une jeune américaine.

Le marquis de Waterford, à l'exemple de son épouse, va se convertir à la religion catholique.

constaterons quelques aliénation mentales et quelques cas d'hydrophobie. « Ou enfin : « Sombre ! nébuleux ! Beau temps pour le *spleen*. Faisons la guerre aux suicides ! »

Un jour d'émeute, sur la place du Panthéon, il s'installe au milieu d'une grêle de pierres, plumes en main, pour enregistrer les événements... Un de ses amis passe là :

« Que faites-vous ici, malheureux ? lui crie-t-il. partez, fuyez ! »

Donzelot, sans l'écouter, tire sa montre, constate minute par minute les phases et les évolutions de l'émeute.

« Vous ne vous sauvez pas ? cria de nouveau l'ami.

— Dieu m'en garde ; mais puisque vous partez vous-même, obligez-moi de remettre ceci à *mon* journal ; vous leur direz que je reste sur les lieux pour leur envoyer la suite. »

Un heure après le désordre était à son comble ; l'autorité et les insurgés en étaient venus aux mains. La garde national fit feu, et le coureur fut atteint d'une balle.

Un chirurgien se hâte de lui porter secours.

« Vous êtes blessé ? lui dit-il.

— Oui, reprit Donzelot, et grièvement, car je ne puis écrire.

— Il s'agit bien d'écrire, objecta brusquement le praticien ; il s'agit de vous guérir.

— Ce n'est pas le plus pressé, répliqua Donzelot. Chacun sa tâche ; la mienne est de raconter l'événement. Vous allez me suppléer. Tenez ; écrivez au bas de cette page ce post-scriptum :

« 3 heures 20 minutes du soir. — A la suite d'une décharge de mousqueterie faite par la troupe, on a compté dans les rangs du peuple trois blessés et un mort... »

— Quel est donc le mort ? demanda le chirurgien.

— Moi, » reprit Donzelot ; et il expira.

Il expira sur le champ de bataille, comme Turenne, comme Bayard.

— Durant l'année qui vient de s'écouler, les immigrants arrivés à Toronto ont été comme suit : — Anglais, 6,125 ; Irlandais, 1,635 ; Ecossais, 1,705 ; total 9,465. Presque tous sont restés dans les limites d'Ontario.

— Les importations de l'île de Terre-Neuve pour l'année 1872 ont été de \$6,039,227 dont \$2,278,672, d'Angleterre, \$1,779,413 des Etats-Unis, \$1,230,254 du Canada, \$250,310 des Indes Occidentales anglaises, \$144,202 des Indes étrangères, \$50,663 de l'île du Prince Edouard et \$124,223 de Hambourg.

— Voici ce que la guerre prussienne enlève à la France : Douze grandes villes : Strasbourg, Colmar, Metz, Saverne, Schlestadt, Wissembourg, Haguenau, Mulhouse, Sarreguemines, Thionville, Château-Salins, Saarbouurg ; 94 petites villes et 1,750 villages, avec 1,800,000 habitants en tout ; douze forteresses, trois arsenaux, une poudrière, l'Académie universitaire de Strasbourg, 460,000 hectares de forêts, 370 kilomètres de rivières navigables, 300 kilomètres de canaux, 735 kilomètres de chemin de fer, 88,500,000 francs de recettes de la propriété foncière, 72,400,000 francs impôts directs, trois filiales de la Banque, l'hôtel des Monnaies de Strasbourg, deux manufactures de tabac, 160 fabriques linières, 315 fabriques de drap, 105 fabriques de porcelaine, 345 brasseries.

MODES.

Notre planche régulière de modes paraîtra avec le prochain numéro, ainsi que le patron des deux gravures de cette page.

No. 1.—TOILETTE DE BAL EN TARLATANE BLANCHE.

Les lés de devant de la jupe sont ornés de sept volants presque plats, découpés en dents rondes, lisérés de taffetas bleu de mer très pâle et entourés d'une frange en soie blanche. Le volant supérieur est retenu en tête par deux rouleaux en tarlatane. Les lés de derrière se garnissent de deux volants pareils, mais plus larges. La tunique, qui encadre les devants en manière de tablier, se compose de trois jupes ouvertes, dont la deuxième s'allonge des deux côtés, en formant des pans rabattus, fixés par un bouquet de lisérons bleu pâle et de roses avec feuillage foncé. L'ornement des volants se répète sur la tunique. Le corsage, décolleté en carré et terminé par une basque courte, forme devant un gilet-plastron à pointe. Sa garniture s'harmonise avec celle de la robe. Les petites manches plates sont retenues par des bouquets de roses et de lisérons.



No. 2.—TOILETTE DE BAL EN TULLE ILLUSION BLANC.

No. 2.—TOILETTE DE BAL EN TULLE ILLUSION BLANC.

La jupe est garnie de deux séries de volants déchiquetés, dont chacune se compose de trois volants. La naissance de la série inférieure se cache sous un bouillonné, brodé de roses en soie, pareillement à la tunique, encadré de rouleaux de taffetas rose tendre et retenu en tête, tandis que la série supérieure n'est surmontée que d'une petite tête, fixée par un rouleau rose. La tunique, brodée de roses avec feuillage noir et gris ombré, veiné de lignes d'argent, est arrondie, bordée d'un volant uni avec tête et drapée légèrement par derrière. Une écharpe en ruban gros grain rose entoure la tunique et vient se nouer sur le côté. Le corsage, à basque carrée, est en soie blanche, recouverte de tulle illusion; son ornement se compose de petits volants de la même étoffe et de rouleaux de taffetas rose.



No. 1.—TOILETTE DE BAL EN TARLATANE BLANCHE.

VISITES DU JOUR DE L'AN.

CE QU'ON ENTEND PAR LE MOT

RECEVOIR



LE BONJOUR ET LE RENDE



SANS CEREMONIE



UN ACCUEIL PEU CIVIL



UNE VISITE DE SACREABLE